

POLIXÈNE

TRAGÉDIE

LEGOUVÉ, Gabriel

1784

POLIXÈNE
TRAGÉDIE

1784

PERSONNAGES.

PYRRHUS, roi d'Épire.
ULYSSE, roi d'Ithaque.
PHÉNIX, gouverneur de Pyrrhus.
HÉCUBE, veuve de Priam.
POLIXÈNE, fille de Priam.
CALCHAS, grand-prêtre.
IDAS, confident d'Ulysse.
Prêtres.
Grecs.
Soldats.

*Le théâtre représente, d'un côté, les ruines de Troie ;
dans le fond, le tombeau d'Achille, et dans le lointain,
l'Hellespont couvert de vaisseaux.*

ACTE I

SCÈNE PREMIÈRE.

PYRRHUS.

Ô Troie, ô murs tombés sous mes mains triomphantes,
D'une ville fameuse ô ruines sanglantes,
Voyez sur vos débris gémir votre vainqueur.
Phrygiens, dont la chute atteste ma fureur,
5 Pensez-vous que Pyrrhus pouvait verser des larmes ?
Vous êtes bien vengés du succès de mes armes !
J'aime !... Ah ! Pour quel objet ai-je pu m'enflammer !
Une Troyenne, un Grec, sont-ils faits pour s'aimer ?
Destructeur d'Ilion, vainqueur de sa famille,
10 Teint du sang de Priam, puis-je adorer sa fille ?
Sa fille !... Une captive !... Où donc est ma fierté ?
Non, je n'éprouve point, inquiet, tourmenté,
Ce plaisir orgueilleux que donne la victoire ;
Je sens même en secret des remords de ma gloire.
15 Quoi ! C'est dans le carnage, et les feux, et l'horreur,
Que l'amour est entré jusqu'au fond de mon cœur !
On peut donc le connaître en ravageant le monde !
Ah ! Passion funeste ! Ah ! Blessure profonde !
Cette urne, ce tombeau, ce monument sacré,
20 Où repose mon père aux autels massacré,
N'offre donc à mes yeux qu'un exemple inutile !
Suis-je encore Pyrrhus ? Suis-je le fils d'Achille ?

SCÈNE II.

Pyrrhus, Phénix.

PHÉNIX.

Enfin Pâris, sous vous tombant avec vingt rois,
Ménélas et l'hymen vengés par vos exploits,
25 Les murailles de Troie aux feux abandonnées,
Et de ses défenseurs les veuves enchaînées,
Permettent que les Grecs, à la Grèce rendus,
Retrouvent leurs foyers, depuis dix ans perdus.
Déjà pour le départ la flotte est rassemblée,
30 Et la voile frémit, par d'heureux vents enflée.
Des richesses de Troie augmentant vos trésors,
De l'Épire bientôt vous revoyez les bords.
Mais c'est peu ; vous devez y traîner Polixène,
Une des soeurs d'Hector, cette esclave troyenne,
35 Dont jadis, pour sa perte, Achille fut épris :
Les Grecs de vos travaux vous accordent ce prix.
D'un père assassiné vengeant les tristes restes,
Vous pourrez la punir de ses attraits funestes...
Mais, parmi les faveurs dont vous êtes comblé,
40 Qui vous donne cet air inquiet et troublé ?

PYRRHUS.

L'amour.

PHÉNIX.

Seigneur...

PYRRHUS.

Tu dois t'en étonner : peut-être
Je ne semblais pas né, Phénix, pour le connaître.
Petit-fils de Thétis, rejeton des guerriers,
Fils d'Achille, et déjà ceint des mêmes lauriers,
45 Toujours, au son bruyant des clairons et des armes,
Nourri dans la fatigue, et semant les alarmes,
Mars semblait le seul dieu que je dusse adorer ;
Mon sort était de vaincre, et non de soupirer.
Ce cœur fier se devait aux seuls soin» de la guerre,
50 Insensible à l'amour, fait pour un cœur vulgaire.

PHÉNIX.

Quelle beauté, Seigneur, a donc su voue charmer ?

PYRRHUS.

Sois plus surpris encor. Tu viens de me nommer
Cette esclave, à mon sang si fatale et si chère,
Qui, conduite aux autels pour s'unir à mon père,
55 Le vit tomber sanglant sous les coups de Pâris,
Et qui doit dans les fers suivre aujourd'hui son fils...

PHÉNIX.

Polixène !...

PYRRHUS.

Oui, Phénix. Quand, pressant mes cohortes,
 Une hache à la main, je renversai les portes
 Du palais, où, pour fuir nos soldats triomphants,
 60 Priam vint s'enfermer avec tous ses enfants,
 À travers les débris, les glaives, et les flammes,
 Frappant princes, soldats, vieillards, enfants, et femmes
 Je jetai ce vieux roi, sur son fils terrassé,
 Près d'un autel sanglant avec lui renversé.
 65 Tout-à-coup s'arrachent à sa mère éplorée,
 Les yeux ardents, la robe en lambeaux déchirée,
 Polixène s'avance, et, présentant son sein :
 « De ma triste famille exécration assassine,
 Dit-elle, achève ; unis une sœur à son frère ;
 70 Viens répandre mon sang dans le sang de mon père. »
 Par ce discours encor son courroux ranimé,
 Fait expirer le mien dans mon cœur désarmé ;
 Je sens le fer tomber de ma main dégouttante ;
 Je m'échappe tremblant, et vole dans ma tente.
 75 Là, Polixène absente encor frappe mes yeux ;
 Là, je la vois encor, le regard furieux,
 Me montrer de Priam la tête ensanglantée,
 Charger de noms affreux la mienne épouvantée,
 Me découvrir son sein, à mes coups présenté,
 80 Belle de sa douleur, comme de sa beauté.
 Enfin, depuis ce jour, sur ces tristes rivages,
 Je promène avec moi ces funestes images,
 Et les remords du sang où mon bras s'est trempé,
 Et le trait enflammé dont mon cœur est frappé.

PHÉNIX.

85 Je vous plains. Se peut-il qu'un penchant téméraire,
 Trahissant la mémoire et les mânes d'un père,
 Vous fasse soupirer, Seigneur, pour les appas
 Qui d'Achille lui-même ont hâté le trépas ?
 Vous serez malheureux, et c'est là sa vengeance.
 90 Lorsqu'Achille à ses pieds déposa sa puissance,
 J'ai connu cet objet, trop dangereux pour vous.
 Son cœur est aussi pur que ses regards sont doux :
 Dans son âme, agrandie aux exploits de son frère,
 L'âme du fier Hector respire tout entière :
 95 Son génie a les traits des héros, ses aïeux.
 Sans doute ses refus constants, injurieux,
 À son vainqueur dompté coûtant de vaines larmes,
 La vengeront des maux qu'elle doit à vos armes,
 Et vos bienfaits eux-mêmes, à ses yeux prévenus,
 100 Peut-être ne seront que des crimes de plus.
 Ah ! Deviez-vous l'aimer ? Mais l'avez-vous revue ?

PYRRHUS.

Non, je n'ai point osé reparaître à sa vue ;
J'ai craint de lui montrer un visage odieux.
Toi, Phénix, dont l'aspect doit moins blesser ses yeux,
105 Cherche-la, sur ces bords, errante et fugitive.
Conduis vers mes vaisseaux cette jeune captive,
Ce prix de mes combats, le plus cher à mon cœur ;
Mais ne l'y conduis pas, comme un cruel vainqueur
Qui traîne, d'une main encor toute sanglante,
110 Sous le poids de ses fers une esclave tremblante.
Montre-lui ce respect qu'un vainqueur généreux
Garde à ceux que sa gloire a rendus malheureux.
Va, cours.

Phénix sort.

Elle verra, pour gagner sa tendresse,
Ce que mon cœur... Ulysse ! Eh ! Quel motif ?...

SCÈNE III.

Pyrrhus, Ulysse.

ULYSSE.

La Grèce
115 Demande encor, Seigneur, votre vaillante main ;
Un prodige des mers nous ferme le chemin.

PYRRHUS.

Un prodige !

ULYSSE.

Les Grecs, sur la rive où fut Troie,
Hâtaient tous du départ les apprêts avec joie ;
Et, voyant leurs vaisseaux par les vents agités,
120 Ils appelaient de loin les bords qu'ils ont quittés,
Tout-à-coup un grand cri sort des vagues profondes ;
La mer tremble, mugit, s'entr'ouvre, et, sur les ondes
Monte et s'élève Achille au milieu des éclairs,
De la foudre, et des vents qui grondent dans les airs :
125 Il semble être un des dieux que l'univers adore ;
Le fer brille en sa main. Il paraît tel encore
Qu'aux jours, où, renversant les Troyens sous ses pas,
Il portait dans leurs rangs la terreur, le trépas,
Du Xanthe soulevé combattait l'onde altière,
130 Ou traînait, à grands cris, Hector sur la poussière.
Il s'avance vers nous, et nous lance un coup d'oeil
Plein de dépit, de rage, et de haine, et d'orgueil ;
Et terrible, en ces mots sa voix se fait entendre :
« Grecs, vous allez partir sans honorer ma cendre !
135 Il faut, pour que les mers vous ouvrent leur chemin,
Que l'armée aujourd'hui répande

Sur mon tombeau le sang humain :
Calchas vous nommera ce sang que je demande,
Et des mains de mon fils j'en exige l'offrande. »

140

.....
Il dit : déjà muets, les airs ne soufflent plus,
Les vents sont enchaînés, et les flots abattus ;
La mer tombe, et son onde aplanie et tranquille,
Semble, aux yeux étonnés, une glace immobile.
145 Les chefs, que ce spectacle a tous saisis d'effroi,
S'assemblent éperdus sous la tente du roi ;
Et Calchas, que des dieux le souffle saint anime,
S'avance au milieu d'eux pour nommer la victime.

PYRRHUS.

Quelle est-elle, Seigneur ?

ULYSSE.

150 Sur un autel, d'encens et d'offrandes chargé,
Par la voix du grand-prêtre a nommé Polixène.
Le ciel interrogé

PYRRHUS.

Polixène!

ULYSSE.

Et bientôt, pour désarmer sa haine,
Calchas va vous donner le fer, que votre main
Doit, au tombeau d'Achille, enfoncer dans son sein.

PYRRHUS.

155 Dans son sein ! Moi ! Grands dieux !

ULYSSE.

Le ciel et votre père
Veulent ce sacrifice affreux, mais nécessaire.

PYRRHUS.

Il n'est pas encor fait, Ulysse !

ULYSSE.

En ce séjour,
Seigneur, il doit se faire avant la fin du jour.

PYRRHUS.

J'en doute.

ULYSSE.

160 Qui l'empêchera ?
Ce vain doute est fait pour me surprendre.

PYRRHUS.

Moi !

ULYSSE.

Vous ! Que viens-je d'entendre,
 Seigneur ? Est-ce Pyrrhus, un Grec, qui m'a parlé ?
 D'où vient l'indigne effroi dont vous êtes troublé ?
 Moi, je croyais vous voir, heureux, plein d'alégresse,
 Fier d'honorer un père, et de servir la Grèce,
 165 Hâter avec transport un important trépas ;...
 Et vous balancez...

Balancer : Se dit figurément pour délibérer, hésiter ; être irrésolu et incertain ensuite de l'examen qu'on fait dans son esprit des raisons qui le tiennent en suspens, et qui le font incliner de part et d'autre. [F]

PYRRHUS.

Non, je ne balance pas.
 Vous voulez, qu'abaissant la grandeur de mon âme
 J'ose plonger ma main dans le sang d'une femme,
 Qu'émule de Calchas, et m'armant d'un couteau,
 170 Je fasse, aux yeux des Grecs, l'office d'un bourreau
 Vous auriez dû, Seigneur, apprendre à me connaître !
 Le premier des héros, Achille m'a fait naître ;
 Si j'ai reçu de lui son courage indompté,
 J'ai reçu plus encor, sa générosité.
 175 Ne me parlez donc plus d'une horreur aussi noire.
 Oui, lorsque, oubliant moins et mon rang et ma gloire,
 Les Grecs m'imposeront un honorable emploi,
 Digne enfin de Pyrrhus, d'un héros, et d'un roi,
 Je suis prêt, à leurs vœux je souscrirai sans peine...
 180 Mais, de ma propre main, immoler Polixène !...
 C'est un crime, Seigneur; il me suffit : mon bras
 Ne fut jamais instruit à des assassinats.

ULYSSE.

Seigneur, je reconnais à ce refus sublime,
 Cette austère vertu qui craint l'ombre d'un crime ;
 185 Mais l'État aujourd'hui défend de l'écouter ;
 Le sang est nécessaire, et ne doit rien coûter :
 De ce sang seul enfin le retour doit dépendre,
 Et vous pouvez, seigneur, rougir de le répandre !
 Où donc est l'infamie ? Où donc est l'attentat ?
 190 Vous servez votre père, et les dieux, et l'État ;
 Je n'y vois rien, seigneur, qui ne soit légitime ;
 Et le ciel, qui l'ordonne, est seul chargé du crime.
 Ilion est tombé sous vos généreux coups :
 Mais ce n'est point assez ; d'un autre honneur jaloux,
 195 Il vous faut achever votre illustre victoire ;
 Le ciel met dans vos mains cette nouvelle gloire :
 Voudriez-vous laisser vos exploits imparfaits,
 Et d'un triomphe heureux nous ravir les bienfaits ?
 Faudra-t-il que les Grecs, dont vous aimez l'hommage,
 200 Changeant l'amour en haine, et l'éloge en outrage,
 Détruissent les autels qu'ils vous avaient dressés,
 Maudissent vos exploits qu'ils avaient encensés,
 Flétrissent vos lauriers, et, pleurant leur victoire,
 Rougissent à vos yeux de vous devoir leur gloire ?
 205 Eh ! Pour qui ? Pour quel sang voulez-vous nous trahir ?
 C'est un sang ennemi que vous devez haïr ;
 C'est Polixène enfin, dont la beauté traîtresse

Causa la mort d'Achille, et mit en deuil la Grèce :
 Non, vous ne pouvez pas la soustraire à nos coups,
 210 Et ce sang criminel est tout entier à nous.
 Il faut nous rendre aux champs de Sparte et de Mycène.

PYRRHUS.

Il est trop vrai qu'Achille, épris de Polixène,
 Lorsque, pour l'épouser, il volait à l'autel,
 À ses côtés tomba, frappé d'un coup mortel.
 215 Mais de ce crime affreux Pâris fut seul coupable ;
 Le ravisseur d'Hélène en était seul capable.
 Pourquoi donc la punir de l'attentat d'autrui ?
 Si le ciel l'eût proscrite, eût-il jusqu'aujourd'hui
 Sauvé ses jeunes ans du glaive et de la flamme
 220 Qui, longtemps autour d'elle, ont brillé dans Pergame ?
 N'eût-il pas, dans le sang de ses concitoyens,
 Sous la chute du trône et des murs des Troyens,
 Au milieu des débris de sa famille entière,
 Enseveli la fille à côté de son père ?
 225 Le ciel ne l'a point fait, et nous, trancherons-nous
 Des jours, sacrés pour lui dans un temps de courroux ?
 De son sang, dites-vous, Achille veut l'offrande.
 Mais que lui servira ce sang qu'il vous demande ?
 Ses mânes, chez les morts, tranquilles à jamais,
 230 Reposeront-ils moins dans l'éternelle paix ?
 Sera-t-il aux enfers moins sûr de sa mémoire ?
 Peut-il même à ce point déshonorer sa gloire ?
 Il a donc en mourant, plein d'un esprit nouveau,
 Dépouillé sa vertu sur le bord du tombeau !
 235 Il est toujours d'Hector le vainqueur sanguinaire,
 Et non l'Achille ému des larmes d'un vieux père !
 Seigneur, un doute s'offre à mon cœur éclairé.
 Est-il bien vrai qu'Achille, aux Grecs se soit montré ?
 Je n'y fus pas présent ; je crois peu les miracles ;
 240 De vulgaires rapports ne sont pas mes oracles.
 Qui l'a vu ? Les soldats ! Je pense que du moins
 Il en aurait aussi rendu mes yeux témoins.
 Ce miracle sans doute est un de ces prestiges
 Que se fait le vulgaire, amoureux des prodiges.
 245 Achille, croyez-moi, sur les bords du Léthé,
 Sans s'occuper de nous, se promène enchanté ;
 Il ignore à jamais et l'orgueil et la haine ;
 Il ne se souvient plus des Grecs, de Polixène ;
 Il a même oublié tous ces exploits divers,
 250 Prodiges que jamais n'oubliera l'univers.
 Soyons vrais. Nos rigueurs, nos cruautés dans Troie,
 Les Grecs, depuis deux jours, acharnés sur leur proie,
 La mort, à chaque instant, docile à nos fureurs,
 Ont soulevé le ciel, lassé de tant d'horreurs.
 255 Le céleste courroux, non le courroux d'Achille,
 Vient d'enchaîner les vents sur l'Hellespont tranquille.
 Le sang irriterait encor son équité :
 On ne peut plaire aux Dieux par l'inhumanité.
 D'ailleurs, toujours du sang ! Toujours des barbaries !
 260 Les Dieux que nous servons sont-ils donc les furies ?
 J'ai rempli de carnage Ilion renversé,
 Ma fureur en est lasse, et mon glaive émoussé.
 Enfin, mon père a-t-il demandé Polixène ?

Furies : se dit aussi de certaines divinités infernales que les poètes païens feignaient entrer dans les hommes pour les posséder et les tourmenter. [F]

ULYSSE.

Mais Calchas l'a nommée ; et notre juste haine...

PYRRHUS.

265 Vous croyez Calchas ? Vous ?

ULYSSE.

Interprète des Dieux,
Il lit dans leurs secrets, qu'ils ouvrent à ses yeux.

PYRRHUS.

Leurs secrets de leur sein ne daignent point descendre
À la voix d'un mortel peu fait pour les entendre ;
Les Dieux n'abaissent point leur sainte majesté
270 Jusqu'à remplir son cœur de leur divinité ;
Leurs secrets à leurs pieds restent avec la foudre.

ULYSSE.

Je ne dis plus qu'un mot. Que pensez-vous résoudre ?
Nous accorderez-vous aujourd'hui votre bras ?

PYRRHUS.

Non.

ULYSSE.

Ainsi Polixène....

PYRRHUS.

Elle ne mourra pas.

ULYSSE.

275 Vous l'adorez sans doute : une chaleur si vive...

PYRRHUS.

Que je l'adore ou non, je prétends qu'elle vive.

ULYSSE.

La patrie à vos yeux n'est donc plus rien, Seigneur ?

PYRRHUS.

Elle est toujours beaucoup, mais bien moins que l'honneur :
L'honneur, au vrai héros, doit parler plus haut qu'elle.

ULYSSE.

280 Mais ne craignez-vous point que ce refus rebelle
Des Grecs, contre Pyrrhus, n'arme ici tous les rois,
Jaloux de vous punir du mépris de leurs droits ?

PYRRHUS.

Je ne suis point surpris de cette ingratitude,
Seigneur ; c'est chez les Grecs une vieille habitude.
285 Mon père l'éprouva, je l'éprouve aujourd'hui ;
Mais je ne prétends pas la souffrir comme lui :
Et, si les Grecs dix ans demandèrent Hélène,
Ils pourront plus longtemps demander Polixène.
Adieu.

SCÈNE IV.

ULYSSE.

C'est tout Achille ! Il revit dans Pyrrhus !
290 Nous voilà donc encor sur ce bord retenus.
Pyrrhus a-t-il cru fuir les yeux perçants d'Ulysse ?
J'ai pénétré son cœur ; quoique avec artifice
Ce cœur, à mes regards, se soit enveloppé
D'un dehors imposant, qui ne m'a point trompé.
295 Il aime Polixène ! À ses devoirs contraire,
Pourrait-il sans l'amour trahir l'État, son père,
Défendre un ennemi par son bras terrassé,
Et protéger le sang que lui-même a versé ?
Il l'aime ! Il faut pourtant qu'il frappe Polixène.
300 Je prépare, en secret, son supplice avec peine.
Pris autrefois dans Troie, à la mort réservé,
Aux jours de sa puissance Hécube m'a sauvé ;
Je voudrais, la servant aux jours de sa misère,
Pour prix de ses secours la laisser encor mère ;
305 Mais l'État le défend. Allons donc de Pyrrhus
Annoncer au Conseil les superbes refus,
Et voir comment aux Grecs, que perdrait sa colère,
Nous pourrons rendre un bras qui leur est nécessaire.

ACTE II

SCÈNE PREMIÈRE.

Hécube, Polixène.

HÉCUBE.

Ô fille de Priam, ô sœur du grand Hector,
310 Ma fille, je puis donc t'entretenir encor.
Nous voilà toutes deux au nombre des captives :
Vainement nous croyions, en fuyant sur ces rives,
Éviter du vainqueur ou les fers ou les coups.
Tout est Grec en ces lieux, remplis de leur courroux.
315 Le fer brille partout, partout est la victoire.
Ô Dieux, après cent ans de splendeur et de gloire,
Vous abandonnez Troie à leurs bras triomphants.
Je suis couverte, hélas ! du sang de mes enfants,
Du sang de mon époux, dont ma fille est le reste.
320 Vous, mon unique espoir dans un sort si funeste,
Vous, qui ne me laissez qu'une fille et des fers,
Dieux ! Sauvez-la du moins, j'oublierai mes revers.

POLIXÈNE.

Abjurez ce souhait à mes désirs contraire.
Ah ! Puisque je survis à ma famille entière,
325 J'ai vécu trop longtemps. Heureux et plus heureux
Ceux que frappa la guerre avant ces temps affreux !
Ma mère, ils n'ont pas vu tomber les murs de Troie.

HÉCUBE.

Des flammes et des Grecs la voilà donc la proie !
Ah ! Pâris, qu'as-tu fait !

POLIXÈNE.

Il nous perd sans retour.

HÉCUBE.

330 Le ciel m'en avertit, lorsqu'il reçut le jour.
Oui, ma fille, au moment où, pour nos maux féconde,
J'enfantai ce fléau d'Ilion et du Monde,
Je crus qu'au lieu d'un fils, un tison allumé,
Sortait, en l'embrasant, du flanc qui l'a formé.
335 Je consultai les Dieux, et l'oracle céleste

Me dit qu'à Troie un jour ce fils serait funeste,
S'il n'entrait en naissant dans la nuit du tombeau.
Que ne l'ai-je étouffé soudain dans son berceau !
Je vous verrais debout, murs que le feu dévore ;
340 Époux, enfants, sujets, je vous verrais encore.

POLIXÈNE.

Il était votre fils.

HÉCUBE.

Vois-tu ces murs sanglants,
Ces temples embrasés, ces portiques croulants,
Et cet amas de morts, de cendre et de poussière ?

POLIXÈNE.

Hélas !

HÉCUBE.

C'est Ilion.

POLIXÈNE.

En vain, Priam mon père,
345 Lorsque Hercule irrité renversa ses remparts,
Releva ses palais sur la poussière épars.
Où sont ces murs, ces tours, cette ville puissante ?
Mon œil cherche Ilion sur les rives du Xanthe.

HÉCUBE.

Là fut un temple.

POLIXÈNE.

Ici fut le palais des rois.

HÉCUBE.

350 Là, la porte de Scée, où je gémissais cent fois.

POLIXÈNE.

Plus loin, contre les Grecs Hector guidait l'Asie.

HÉCUBE.

Ilion !

POLIXÈNE.

Ilion !

HÉCUBE.

Ô désastre !

POLIXÈNE.

Ô patrie !

Porte de Scée : porte de Troie, près de laquelle était le tombeau de Laomédon, et où eut lieu la célèbre entrevue d'Andromaque et d'Hector. C'est par cette porte que fut introduit dans la ville le cheval de bois. [B]

HÉCUBE.

Où couleront tes eaux, ô divin Simoïs ?

POLIXÈNE.

355 Sous les débris des murs qu'il arrosait jadis.
Ma mère, croyez-moi, ne parlons plus de Troie.

HÉCUBE.

Pourquoi n'en plus parler ? C'est notre seule joie,
Ma fille : hélas ! Sa chute, et mon sort, et le tien
De l'univers entier vont être l'entretien.

POLIXÈNE.

Que ne m'est-il permis de calmer vos alarmes !

HÉCUBE.

360 Ma fille, ton aspect redouble encor mes larmes.

POLIXÈNE.

Moi ?

HÉCUBE.

Si jeune, déjà tu connais le malheur !
Quoi ! Tes vertus, ton âge en sa première fleur ;...
Devais-tu naître à Troie ?

POLIXÈNE.

Ah ! Ma mère !

HÉCUBE.

Ah ! Ma fille !
365 Tu n'es plus, dans le sein d'une illustre famille,
Cette princesse, objet des soupirs de vingt rois,
Qui voulaient tous d'Hector épouser les exploits.
Tout est changé !... Tes mains, au sceptre destinées,
À servir désormais vont être condamnées;
Et loin de ces climats, loin de ces murs chéris,
370 Dont nous ne pourrons même habiter les débris,
Tu vas, suivant sur l'onde un vainqueur sanguinaire,
Essuyer les mépris d'une cour étrangère :
Tel est ton sort affreux.

POLIXÈNE.

J'en sens toute l'horreur.
Voilà donc cet espoir d'hymen et de grandeur !
375 Qu'ai-je fait pour armer la colère céleste ?
Ai-je du sang d'un Grec rougi ma main funeste ?
Ai-je du fier Achille ordonné le trépas ?
Ai-je enfin de Pâris accompagné les pas,
Quand loin de Ménélas, sur sa flotte adultère,

Simoïs : rivière de la Troade, sortait d'un des sommets de l'Ida, baignait la campagne de Troie et s'unissait au Scamandre pour se jeter dans l'Hellespont. [B]

380 Il porta vers ces bords Hélène avec la guerre ?
Hélas ! Dans votre cour, en ces temps de malheurs,
Je croissais sous vos yeux, et j'essuyais vos pleurs,
D'Hector, couvert de sang, je soignais les blessures,
Ou pour l'État, au ciel élevant des mains pures,
385 Je portais nos présents aux pieds des immortels,
Et d'un stérile encens fatiguais leurs autels.
Ah ! Ces tristes devoirs je les regrette encore.
Mais subir les dédain d'un vainqueur que j'abhorre,
Mais, par un maître épris d'un amour criminel,
390 Voir ma gloire souffrir l'affront le plus cruel,
Entendre dire aux Grecs, dans leur barbare joie :
« Voilà la sœur d'Hector, d'Hector qui, près de Troie,
Écrasait nos soldats, faisait fuir tous nos rois !
Elle est esclave !... » Ô mort, mort, accours à ma voix !

HÉCUBE.

395 Voilà Pyrrhus, le fils du bourreau de ton frère,
Le vainqueur d'Ilion, l'assassin de ton père :
Évitons ses regards.

SCÈNE II.

Hécube, Polixène, Pyrrhus.

PYRRHUS.

Madame, demeurez,
Je conçois la terreur où vos sens sont livrés ;
En m'offrant à vos yeux, je l'avais bien prévue :
400 Je vous épargnerais mon indiscrete vue,
Si je ne croyais pas devoir vous annoncer
Que d'autres maux encor peuvent vous menacer.
Ne croyez pas pourtant que le vainqueur de Troie,
Un Grec, un ennemi, vous l'apprenne avec joie ;
405 C'est dans un autre esprit que je viens devant vous.

HÉCUBE.

Ciel ! Quels nouveaux malheurs peuvent tomber sur nous !
Tant de sang, tant de morts ont dû te satisfaire.

PYRRHUS.

Ce séjour est encor tout plein de sa colère :
Achille, dont Pâris osa trancher les jours,
410 A paru sur les flots arrêtés dans leur cours,
Pour ordonner aux Grecs que sa tombe jalouse
Fume aujourd'hui du sang de sa dernière épouse.

HÉCUBE.

Du sang de Polixène ?

PYRRHUS.

Oui, madame ; et ma main
Est celle qu'il attend pour ce coup inhumain.

POLIXÈNE, à part.

415 Dieux ! Vous avez enfin exaucé ma prière.

HÉCUBE.

Pyrrhus obéira ! L'auteur de ma misère
N'hésite pas sans doute à verser notre sang ?

PYRRHUS.

Non, je viens vous servir dans ce péril pressant ;
Votre intérêt, le sien est le seul qui me touche ;
420 Ne me regardez plus comme un vainqueur farouche ;
Voyez un protecteur, un vengeur, un ami
Plus grand que d'Ilion je ne fus l'ennemi.
Je jure par les Dieux du Xanthe et du Scamandre,
Par ces murs que Pyrrhus vient de réduire en cendre,
425 Par les mânes d'Hector, et surtout par mon bras,
D'arracher votre fille à la Grèce, au trépas,
De conserver ses jours, que le ciel me demande,
Et de sauver ce sang qu'on veut que je répande.

HÉCUBE.

Ah ! J'embrasse vos pieds, Seigneur.

POLIXÈNE.

Que faites-vous ?
430 La veuve de Priam, ma mère à ses genoux ?
L'abaissement est fait pour une âme commune ;
Gardons la dignité qui sied à l'infortune.

À Pyrrhus.

Et toi, pourquoi viens-tu défendre ici des jours
Dont toi seul, à jamais, empoisonnas le cours ?
435 C'est un nouveau forfait que de m'offrir la vie ;
C'est bien le don fatal d'une main ennemie.
Fille des rois, des Dieux je descendais encor,
Et, pour te dire plus, j'étais la sœur d'Hector :
Je ne suis plus qu'esclave ; après un tel outrage,
440 La mort, qui m'y soustrait, devient mon seul partage.
Pourquoi, parant le coup qui devait me frapper,
Me rendre à tous les maux où j'allais échapper ?
Est-ce pour contempler, avilis dans tes chaînes,
Tous ces rois, dont le sang coule encor dans mes veines,
445 Insulter à mon sort, jouir de mes douleurs,
Et dans mon œil humide interroger mes pleurs ?
Peut-être formes-tu d'autres vœux ?

PYRRHUS.

Ah ! Madame,
Qu'un plus noble dessein est entré dans mon âme !
Vous, recevoir des lois ! C'est à vous d'en donner.
450 Je vous aime, Madame, et vais vous couronner.
Que n'ai-je à vous offrir une seconde Troie !

Scamandre : rivière de la Troade, à l'Ouest de Troie, sortait de l'Ida près de l'Ilion par deux sources, l'une chaude, l'autre froide, et, après s'être unie au Simoïs, tombait dans l'Hellespont au nord-est du cap Sigée. On le nommait aussi Xanthe, à cause de la couleur jaunâtre de ses eaux. [B]

Vous m'aviez mal connu. Tout mon peuple, avec joie,
 Va, fier de vous servir, tomber à vos genoux :
 Je vous offre le sceptre et la main d'un époux.
 455 Le front de Polixène est né pour la couronne.
 Vos Phrygiens, captifs du roi qui vous la donne,
 Le soin de replacer au rang dont vous sortez
 Les rois et les héros que vous représentez,
 Tout vous dit de vous rendre à mon amour extrême.
 460 Recevez donc ma main, mon cœur, mon diadème :
 Vous verrez si les Grecs, que vous ne craignez plus,
 Oseront attaquer l'épouse de Pyrrhus !

POLIXÈNE.

À ce comble d'affront je reste confondue.
 Quand Troie est par tes mains sur la poudre étendue,
 465 Quand mes frères sont morts, par tes coups terrassés.
 Lorsqu'au pied des autels, qu'il tenait embrassés,
 Priam vient d'expirer, victime de ta rage,
 Sortant de Troie à peine, et du sein du carnage,
 Tout sanglant, tout hideux d'un triomphe inhumain.
 470 Tu m'offres et ton trône, et ton cœur, et ta main !
 Que me font et ta main, et ton cœur, et ton trône ?
 Crois-tu qu'en mes ennuis j'aspire à la couronne ?
 Moi j'irais, l'âme en deuil, et les yeux dans les pleurs,
 Préparer une fête et me couvrir de fleurs ;
 475 Et dans tes bras, épouse encor moins que victime,
 Par le don de ma foi récompenser ton crime !
 Tu l'as cru ! Tu pensais, qu'avare de mes jours,
 J'allais avidement embrasser tes secours !...
 Que, jalouse du rang où tu veux que je monte,
 480 Et quittant à ta voix le malheur pour la honte,
 Sur ton trône, en ton lit, je courrais me placer !
 Oui, tu me méprisais assez pour le penser.
 Mais où viens-tu t'offrir ? Près d'Ilion en flamme !
 Tu veux donc appeler à cette pompe infâme
 485 Les mânes des Troyens, tous ces illustres morts
 Que ta valeur barbare immola sur ces bords ?
 Tu choisis pour autels les tombeaux de mes frères,
 Et, pour flambeaux d'hymen, des torches funéraires !
 Te flattais-tu qu'ici j'oserais t'accepter ?
 490 Te flattes-tu qu'ailleurs je puisse t'écouter ?
 Crois-tu qu'il soit un lieu, fût-ce aux bornes du monde,
 Qui ne fût Troie en cendre à ma douleur profonde ?
 Où Pyrrhus ne soit pas tout Pyrrhus à mes yeux ?
 Aurais-je, en me plaçant sur ton trône odieux,
 495 Moins d'affreux souvenirs, moins de pleurs à répandre ?
 Me rendras-tu Priam, Hector, et Troie en cendre ?
 Va, pour d'autres que moi tu peux être un guerrier,
 Mais tu n'es, à mes yeux, rien qu'un vil meurtrier.
 Dieux ! Vous ne voudrez pas que cette main tremblante
 500 Presse aux autels sa main de mon sang dégoutante !
 Avant de le souffrir, ô Dieux, écrasez-moi.
 Et toi, fuis ; je ne veux ni tes secours, ni toi ;
 Je ne veux que la mort.

PYRRHUS.

Voilà votre réponse!

C'est un refus qu'ici votre haine prononce !
505 Eh bien, je le reçois, ce refus trop ingrat ;
Il me rend à ma gloire, à mon père, à l'État.
Je m'oubliais ; j'allais, dans ma lâche tendresse,
Pour la première fois connaître une faiblesse.
Je foulais tout aux pieds... Vous ne concevez pas
510 Ce que j'aurais tenté pour plaire à vos appas.
S'il eût fallu d'Argos embraser les murailles,
Ou, détruisant le fruit de dix ans de batailles,
Relever ces remparts, dont, avant cent hivers,
On cherchera la place en ces climats déserts,
515 Je l'aurais fait pour vous... Vous insultez un maître !
Mes offres et mes feux ont mérité peut-être,
Si ce n'est du retour, quelque ménagement.
Vous ne m'aurez pas fait rougir impunément :
Aux Grecs, à vos destins, à la mort, je vous livre.
520 Je n'examine pas si j'y pourrai survivre.
Fidèle à ma patrie, et plein de vos attraits,
Je puis percer ce cœur ; tremblez, je me connais.
Oui, oui, je vais aux Grecs promettre leur offrande.

POLIXÈNE.

Eh ! Barbare, voilà ce que je te demande ;
525 Polixène de toi ne veut que ce présent.
Est-ce à toi d'hésiter à répandre mon sang ?
Il sied bien à Pyrrhus d'immoler Polixène.
Frappe...

PYRRHUS.

Je frapperai, j'en jure votre haine ;
Quand il en sera temps, vous sentirez les coups ;
530 Je pourrai les porter sur d'autres que sur vous ;
Il est quelques captifs que peut frapper ma rage.
Je redeviens cruel, et c'est là votre ouvrage.

HÉCUBE.

Ayez pitié, Seigneur...

PYRRHUS.

Vous me priez en vain :
Je vous le dis, Madame, ou sa mort ou sa main.

SCÈNE III.
Hécube, Polixène.

HÉCUBE.

535 Captive de Pyrrhus, pourquoi contre ta tête
Irriter, dans ses mains, la foudre toujours prête ?
N'est-il pas maître, hélas ! De tes jours et des miens ?
La fierté convient mal dans nos honteux liens.
540 Loin, loin tout souvenir de notre antique gloire ;
Dût ton orgueil, ma fille, en garder la mémoire,
Il fallait écarter de tes jours condamnés
Les coups par nos vainqueurs et les Dieux ordonnés ;
Il fallait épargner des larmes à ta mère.
Que ne pouvais-tu point, puisque tu sais lui plaire !
545 Sans répondre à ses feux, mais sans les outrager,
Tu pouvais, Polixène, au moins le ménager.
Et ses secours peut-être....

POLIXÈNE.

Ah ! Ses secours, ma mère,
Feraient rougir la cendre et d'Hector et d'un père.
Dois-je, acceptant de lui ce présent détesté,
550 Offrir une autre Hélène au monde épouvanté,
Allumer les flambeaux d'une nouvelle guerre,
Et pour de vains attraits troubler encor la terre ?
Et laisser après moi, des humains abhorré,
Un nom que le malheur peut leur rendre sacré ?
555 Non, laissez-moi mourir.

HÉCUBE.

Quels discours ! Quel langage !
Ton courage, à la fin, me rend tout mon courage.
N'allons plus de Pyrrhus embrasser les genoux ;
Ne devons mon repos et ton salut qu'à nous ;
Disparaissons des lieux que le trépas habite :
560 Dérobons-nous aux Grecs par une prompte fuite...

POLIXÈNE.

Moi, ma mère; moi, fuir ! Je pourrais m'exposer...

HÉCUBE.

Cruelle, dans mes bras tu peux me refuser !
Tu ne m'aimes donc plus, Polixène ?...

POLIXÈNE.

Ah ! Ma mère,
À ce cœur déchiré vous êtes toujours chère.
565 Je n'oublierai jamais ces soins intéressants,
Ces faveurs, ces bontés, ces égards complaisants
Que j'ai reçus de vous dès l'âge le plus tendre.
J'aurais, dans nos revers, désiré vous les rendre ;
Et, près d'un maître altier remplissant vos emplois,

570 De vos fers, dans vos mains, soulager tout le poids.
 Mais puis-je, en ce danger, sauver ma triste vie ?
 C'est trop peu que des Grecs la fureur ennemie
 Veuille venger sur moi ces maux encor présents
 Qu'Hector, sous nos remparts, leur fit souffrir dix ans ;
 575 Tout s'unit contre moi, le ciel, les vents, les ondes,
 Et les morts déchaînés des demeures profondes.
 Voulez-vous que, fuyant un homicide bras,
 Je laisse soupçonner que je crains le trépas,
 Que j'abaisse mon cœur et ma noble origine ?
 580 Hélas ! Si le destin à ma perte s'obstine,
 Que feront nos efforts ? Nous sommes en tous lieux
 Sous les regards du ciel et sous la main des Dieux.
 Ma mère, abandonnez votre fille à la Grèce ;
 Voici son dernier jour.

HÉCUBE, en se mettant à genoux.

Ah ! Par cette tendresse,

585 Dont toujours les doux nœuds ont lié nos deux cœurs,
 Par mes genoux tremblants, par mon âge et mes pleurs,
 Ne me refuse pas. Excuse ma faiblesse ;
 Je n'ai pas ta vertu, je n'ai pas ta noblesse,
 Mais je suis mère, hélas ! Mais je n'ai plus que toi ;
 590 La force est dans ton cœur, la nature est en moi.
 Laisse-moi te sauver : tes jours sont à ta mère ;
 Que deviens-je sans toi qui soutiens ma misère ?
 Devais-je, dans ces jours, marqués par les revers,
 Craindre de nouveaux coups de ceux qui me sont chers ?
 595 Veux-tu donc aujourd'hui me causer plus d'alarmes
 Que l'ennemi vainqueur, et la fureur des armes ?

POLIXÈNE.

Ma mère...

HÉCUBE.

Écoute-moi. Prix du retour, tes pas
 Sont sans doute observés, les miens ne le sont pas.
 De ce séjour pour moi l'issue est plus facile ;
 600 Je vole te chercher des secours, un asile.
 Je sais qu'au mont Ida, loin des traits ennemis,
 Énée a rassemblé son père et ses amis,
 Et qu'il doit transporter sur des mers étrangères
 Les restes d'Ilion, ses Dieux, et ses misères.
 605 Je cours vers lui : d'Ida je connais le chemin,
 Je compte sur son cœur ; le malheur rend humain.
 Né du sang de Priam, il est de ma famille ;
 Il ne peut rejeter et sa veuve et sa fille.
 Dans ces lieux avec lui je reviens te chercher.
 610 Toi, jusqu'à mon retour, consens à te cacher ;
 Pour abuser les Grecs c'est la plus sûre voie.
 Mais tu n'as qu'un asile...

POLIXÈNE.

Où donc ?

Énée : Prince troyen, fils de Vénus et d'Anchise, épousa Créuse, fils de Pirame, et en eut Ascagne. Il se distingua pendant la guerre de Troie, surtout dans la nuit fatale où la ville fut prise. Après le sac de la Patrie, il s'enfuit portant sur ses épaules Anchise, son père, avec ses dieux pénates, tenant par la main son fils Ascagne et suivi de Créuse, son épouse, qui se perdit dans une forêt.
 [B]

Mont Ida : Petite chaîne de montagne en Asie mineure (Mysie), s'étendait du sud au nord depuis le Golfe d'Adramyte jusque près de la Propontide. De l'Ida sortait le Scamandre, le Rhésus, le Granique. Troie était situé au pied de l'Ida : c'est sur ce mont qu'eut lieu le célèbre jugement de Paris.

HÉCUBE.

Aux murs de Troie.

Dans sa vaste ruine entre sans t'étonner:
Les Grecs, cherchant en vain, ne sauraient soupçonner
615 Qu'aux restes d'Ilion j'ai commis ta fortune ;
Je n'y crains point pour toi leur recherche importune.
Lorsque dans le sommeil les Grecs seront plongés,
Ce soir, Énée et moi, par l'ombre protégés,
Nous viendrons de ces lieux t'arracher avec joie,
620 Et rendrons aux Troyens un des restes de Troie.
Viens....

POLIXÈNE.

Sans ma mère, Dieux, soyez-en tous témoins,
Je ne descendrais pas à ces indignes soins.

HÉCUBE.

Suis-moi donc...

POLIXÈNE.

En entrant dans ces vastes décombres,
Il me semble marcher dans le séjour des ombres.
625 Je n'y peux faire un pas, sans que ces grands débris
Ne m'offrent les Troyens, et mon père, et vos fils.
Du magnanime Hector je crois voir l'ombre insigne,
De ma faiblesse, hélas ! Peut-être elle s'indigne ;
Peut-être en rougissant elle guide nos pas :
630 Convient-il à son sang d'éviter le trépas ?

ACTE III

SCÈNE PREMIÈRE.

HÉCUBE.

J'ai caché Polixène en ces ruines sombres.
Gardez-la, Phrygiens descendus chez les ombres,
Vous tous, rois, demi-dieux, et Dieux dont elle sort ;
C'est à tous ses aïeux que je remets son sort.
635 Sauvez, mânes des rois, et Dieux de nos provinces,
Le dernier rejeton qui reste de leurs princes.
Allons trouver Énée. Ulysse ! Ah Dieux !

SCÈNE II.

Hécube, Ulysse, Idas.

ULYSSE, bas à Idas.

Qu'Hécube l'a cachée en ces sanglants débris ?
Tu dis

IDAS.

640 Oui, veillant sur leurs pas, je l'ai vu l'y conduire,
Seigneur, et j'ai volé soudain vous en instruire.

Idas sort.

SCÈNE III.

Hécube, Ulysse.

ULYSSE.

Je remplis à regret des ordres inhumains,
Madame ; remettez Polixène en mes mains.

HÉCUBE.

Tu veux qu'aux meurtriers de ma famille entière,
De mes filles encor je livre la dernière ;
645 Que moi-même, mettant son front sous le couteau,
Hécube de son sang devienne le bourreau !
Je sais qu'au nom d'Achille on a proscrit sa tête.

ULYSSE.

Oui, pour prix du retour, et des vents qu'il arrête,
Achille veut son sang ; il est le fils des Dieux,
650 Il parle, il faut céder. Dites-moi dans quels lieux...

HÉCUBE.

En quels lieux sont Hector, Priam, et ma famille ?
Où sont tous les Troyens ? Tu demandes ma fille !
Et moi, mon peuple entier, mes fils, et mon époux.

ULYSSE.

Grecs, entrez dans ces murs.

HÉCUBE.

J'embrasse vos genoux,
655 Écoutez ; c'est du moins la grâce que j'implore.

ULYSSE.

Demeurez, Grecs. Eh bien ?

HÉCUBE.

Vous souvient-il encore,
Ulysse, de ce jour où, surpris, enchaîné,
À mes pieds, pour mourir, vous fûtes amené ?
J'étais reine, et tenais dans mes mains votre vie ;
660 Je n'avais qu'à parler, un mot vous l'eût ravie.
Vos exploits, nos revers, que j'aurais pu prévoir,
Tout de votre trépas me faisait un devoir.
Vous demandâtes grâce, et soudain vous l'obtîntes ;
La générosité l'emporta sur mes craintes ;
665 Je vous fis échapper des remparts des Troyens,
Pour leurs malheurs, hélas ! Et surtout pour les miens.
Vous en souvenez-vous ?

ULYSSE.

Ah ! Gardez-vous de croire
Que d'un si grand bienfait je perde la mémoire.

HÉCUBE.

Vous vous en souvenez ! Vous l'avouez, cruel !
670 Et, ravissant ma fille à mon cœur maternel,
Vous pouvez me montrer autant d'ingratitude !
Vous me portez un coup si sensible et si rude,
Vous à qui, par mes soins, le jour fut conservé !
675 Vous me donnez la mort, quand je vous ai sauvé.
Non, ne me l'ôtez point ; son nom est-il un crime ?
Si la tombe d'Achille exige une victime,
Sacrifiez Hélène, auteur de tous les maux,
Qui causa le trépas d'Achille et des héros,
680 Furie, ainsi qu'à Troie, à la Grèce funeste.
Mais pourquoi de mon sang me demander le reste ?
Ma fille n'a rien fait que pleurer son pays.
Ulysse, tu me vois ainsi que je te vis,
À des pieds ennemis prosternée et tremblante,
Tendre, au milieu des fers, une main suppliante :
685 Tu pressas mes genoux, et je presse les tiens ;
J'eus pitié de tes maux, prends donc pitié des miens.
Comme je t'ai sauvé, sauve aussi Polixène.
Je dois bien rester mère, en cessant d'être reine.
J'ai besoin de ma fille : elle me rend mes fils,
690 Mon trône, mon époux, et nos remparts détruits ;
Je ne demande point qu'ils sortent de leur cendre :
Je n'ai plus un Hector, hélas ! Pour les défendre ;
Je n'ai plus que ma fille, et ne veux qu'elle enfin.
Souffre, qu'auprès de moi prolongeant son destin,
695 Elle ferme mes yeux à mon heure suprême.
Que dis-je ? En elle, en moi respecte-toi toi-même ;
Respecte ta couronne, et montre à l'univers
Ce qu'on doit à des rois, même au sein des revers.
Ta voix de l'éloquence étale tous les charmes :
700 Va parler à l'armée en faveur de mes larmes ;
Fais révoquer aux Grecs leurs odieux arrêts.
D'une mère, en tes mains, je mets les intérêts :
Ulysse est père, il doit secourir une mère.

ULYSSE.

Madame, je gémiss que mon devoir austère
705 Ne me permette pas, d'accord avec mes vœux,
De payer aujourd'hui vos secours généreux ;
Mais la Grèce a besoin du sang de la princesse.
Si j'osais la sauver, je trahirais la Grèce,
Et je ne puis, rompant un si sacré lien,
710 Pour n'être point ingrat, n'être plus citoyen.
D'ailleurs trahirons-nous Achille et sa mémoire ?
Ce héros, immolé dans les bras de la gloire,
En rompant sous ses coups vos escadrons épars,
En frappant les héros, soutiens de vos remparts,
715 Et surtout le plus grand qui marchait à leur tête,

D'Ilion ébranlé prépara la conquête....
Et nous refuserions à son ombre en courroux,
Vainqueurs par lui, le sang dont il paraît jaloux !
Vous craignez de pleurer une fille immolée !
720 Hélas ! Comme Ilion, la Grèce est désolée.
Que de veuves en deuil y pleurent un époux !
Que de mères, un fils qu'Hector perça de coups !
Hécube, abandonnez votre fille à la Grèce.
Vous qui m'avez sauvé, dont le sort m'intéresse,
725 Suivez-moi dans ma cour, venez dans mon palais ;
C'est là que vous attend le prix de vos bienfaits.
Pénélope saura vous y traiter en reine.
Après de moi, soldats, amenez Polixène.

Les soldats font un mouvement pour entrer dans les ruines de Troie.

HÉCUBE.

Ah ! Seigneur !... Ah ! Cruels, vous n'obéirez pas ;
730 Arrêtez, je me jette au-devant de vos pas :
C'est moi qu'il faut frapper ; dans le sang d'une mère
Contentez, épuisez une soif sanguinaire.

ULYSSE.

Amenez Polixène.

SCÈNE IV.

Hécube, Ulysse, Polixène.

POLIXÈNE.

Ulysse, la voici.

HÉCUBE.

Ma fille, que fais-tu ? Dois-tu paraître ici ?
735 Viens-tu t'offrir toi-même à ta mort qui s'apprête ?

POLIXÈNE.

Oui, Seigneur, en vos mains je remets cette tête
À qui les Dieux, des Grecs attachent le retour.
Je ne vous prierai pas de me sauver le jour.
Vous demandez ma mort, moi-même je l'envie.
740 J'aurais trop à rougir de vous devoir la vie :
Elle m'est en horreur. Pourquoi vivrais-je encor ?
J'ai vu périr mon père, et massacrer Hector ;
J'ai vu de ma patrie embraser les murailles ;
Leur tombeau, qui m'appelle, attend mes funérailles.
745 Du moins je vais mourir avec ma liberté ;
Je n'ai pas vu du moins un maître détesté
Imposer des travaux à ces mains avilies,
Qu'en des jours plus heureux le sceptre eut embellies,
Et me pressant d'un bras, de meurtre encor fumant,
750 Me rendre de son lit le servile ornement.
D'un bonheur aussi grand, ô Dieux, je vous rends grâce.
Ulysse, je suis prête à marcher sur vos traces.

À Hécube.

Vous, ne m'arrêtez pas. Songez quel est mon sang ;
Respectez-en l'orgueil puisé dans votre flanc ;
755 Vous devez préférer mon honneur à ma vie :
J'appris toujours de vous à craindre l'infamie.
Adieu, ma mère.

Ulysse et les Grecs sont prêts d'emmener Polixène.

HÉCUBE.

Ah ! Grecs, si du fils de Thétis
Vous vengez le trépas que causa seul Pâris,
Présentez à son ombre une offrande plus chère.
760 De Pâris, sur sa tombe, immolez donc la mère.
Enfoncez le couteau dans ce coupable sein
Qui de Troie et d'Achille a formé l'assassin.
Frappez : c'est mon sang seul qu'il faut que l'on répande.

ULYSSE.

Des jours de Polixène Achille veut l'offrande.

HÉCUBE.

765 Eh bien ! Joignez mon sang à son sang malheureux.
Au lieu d'une victime Achille en aura deux.

ULYSSE.

Sa mort est déjà trop sans y joindre le vôtre ;
Que ne m'est-il permis de sauver l'une et l'autre !

HÉCUBE.

Il faudra nous unir par des noeuds éternels :

Prenant entre ses bras Polixène.

770 Venez donc l'arracher de mes bras maternels.

ULYSSE.

Madame....

POLIXÈNE.

Ménagez une mère éplorée,

À Hécube.

Prince. Et vous, n'allez point, d'une ardeur égarée,
Combattant les désirs de nos cruels vainqueurs,
Reculer une mort qui prévient mes malheurs ;
775 De leur barbare effort épargnez-nous l'outrage.
Ne souffrez point qu'ici leur insolente rage,
Par mes cheveux épars m'arrachant de vos bras,
À vos yeux mille fois présente mon trépas.
Je dois, sans honte, entrer dans la nuit éternelle ;
780 Achille me demande, et sa tombe m'appelle.

Ma mère, embrassons-nous : permettez que ma voix
Vous donne encor ce nom pour la dernière fois.
Ma mère !

HÉCUBE.

Hélas, je vais bientôt cesser de l'être !
785 Ô gage le plus cher des feux qui t'ont fait naître,
Tu meurs !

POLIXÈNE.

Vous connaissez mes sentiments secrets ;
Vous savez, en mourant, pour qui sont mes regrets.
Où laissé-je après moi la mère la plus tendre ?

HÉCUBE.

Dans des lieux où son coeur ne pourra plus t'entendre.

POLIXÈNE.

Que dirai-je à Priam, à votre fils Hector ?

HÉCUBE.

790 Qu'Hécube a perdu tout, et qu'elle vit encor.
Ô reste malheureux de toute ma famille !

POLIXÈNE.

Adieu, ma mère...

HÉCUBE.

Eh bien, tu me quittes, ma fille !

POLIXÈNE.

Il m'en coûte. Sortons, Ulysse, de ces lieux.
Je sens que ses douleurs, et ses derniers adieux
795 Dans mon âme étonnée éveillent les alarmes :
Je vois la mort sans crainte, et ne puis voir ses larmes.
Partons, prince.

ULYSSE.

Ô grandeur, que je ne conçois pas !
En répandant des pleurs, je vous mène au trépas.

SCÈNE V.

HÉCUBE.

800 On l'entraîne ! Et des Grecs toi-même, hélas ! Complice,
Ma fille, tu me fuis pour courir au supplice !
Je perds donc le dernier de mes nombreux enfants,
Le seul que j'ai sauvé, l'appui de mes vieux ans !
Mais que dis-je ? Son sang ne coule point encore ;
805 Courons encor parler pour ce sang que j'adore.
D'Agamemnon lui-même osons briguer l'appui,
D'Agamemnon !... Ô ciel ! Et qu'attendre de lui ?
Il leva sur sa fille une main sanguinaire ;
Pourra-t-il être ému des douleurs d'une mère ?
N'importe, à ses genoux il faut tomber soudain,
810 Il faut prier Calchas, et tous les Grecs enfin :
Au dernier des soldats il faut porter mes larmes.
Dieux ! Si votre courroux a protégé leurs armes,
En faveur d'une mère amollissez leurs coeurs ;
Faites, faites près d'eux trouver grâce à mes pleurs.
815 Perdant ma liberté, mon sceptre, et ma famille,
Je mérite qu'au moins vous me laissiez ma fille.

Agamemnon : roi d'Argos et de Mycènes, fils de Plisthène et petit fils d'Atrée, avait épousé Clytemnestre, soeur d'Hélène. Il fut élu généralissime des Grecs pendant la Guerre de Troie : ce qui le fait appeler le roi des rois. Retenu à Aulis par les vents contraires sacrifia sa fille Iphigénie pour obtenir des Dieux un vent favorable. [B] Voir l'Iphigénie de Rotrou et celle de Jean Racine.

ACTE IV

SCÈNE PREMIÈRE.

Pyrrhus, Phénix.

PHÉNIX.

Le sang de Polixène aux Grecs est donc promis ?

PYRRHUS.

Je venais d'essuyer ses refus, ses mépris,
Phénix, quand tous les Grecs, éclatant en murmures
820 M'offrant leur sein couvert de nombreuses blessures,
Invoquant mon honneur, attestant mes succès,
M'ont demandé les vents, dernier de mes bienfaits :
Dans un premier moment de dépit et de haine,
J'ai promis de verser le sang de Polixène,
825 J'ai juré son trépas ; mais, cet instant passé,
J'ai, Phénix, entendu gémir l'amour blessé,
Et, ne voyant plus rien que la mort d'une amante
Ce coeur redemander sa promesse imprudente.

PHÉNIX.

Non, vous ne la pourrez retirer désormais :
830 Le serment est un joug qui ne se rompt jamais.

PYRRHUS.

Qui veux-tu que j'immole ? Une femme adorée,
Que son malheur surtout doit me rendre sacrée,
Que, malgré les dédains dont son coeur est armé,
J'aime, comme peut-être on n'a jamais aimé.
835 Qui ? Moi ! Qu'aux yeux des Grecs, complice de leur crime,
Tranquille, et mesurant mes coups sur ma victime...
Non, Phénix, non jamais je n'aurai ce pouvoir.

PHÉNIX.

Croyez-moi, vous l'aurez si vous voulez l'avoir,
Seigneur. Si vous n'osez immoler une amante,
840 Vous perdez la patrie, à vos pieds suppliante ;
Vous plongez, pour sauver un objet adoré,
Au sein qui vous fit naître, un bras dénaturé ;
Et, hasardant nos jours pour défendre sa vie,
Sur le front de vingt rois levez un glaive impie.

845 Que dis-je ? Dérobant aux mânes paternels
Ces funèbres honneurs, ces tributs solennels,
Qui consolent les morts sur le rivage sombre,
D'Achille, en son tombeau, vous laissez gémir l'ombre.
850 Agamemnon, pour nous, d'un coeur obéissant,
Donna sa fille aux Dieux qui demandaient son sang...
Et vous...

PYRRHUS.

Il ne l'a pas lui-même poignardée.

PHÉNIX.

Il l'eût fait, si sa main eût été demandée.
Ulysse vient.

PYRRHUS.

Ulysse ! Ô Dieux trop inhumains,
Combien vous vendez cher quelque gloire aux humains !

SCÈNE II.

Pyrrhus, Phénix, Ulysse.

ULYSSE.

855 Polixène, à sa mère à l'instant dérobée,
Par mes soins vigilants en nos mains est tombée, Seigneur.

PYRRHUS.

Hélas ! Phénix !

ULYSSE.

Ces augustes mortels,
Ministres consacrés au culte des autels,
L'environnent : leurs mains, qui portent nos offrandes
860 Étendent sur son front ces festons, ces guirlandes,
Ce bandeau, du supplice odieux ornements,
Et lui font de la mort prendre les vêtements.
Il faut, vous le savez, que votre main l'immole.
Ou n'attend plus que vous.

PYRRHUS.

J'ai donné ma parole....
865 Je la tiendrai, Seigneur.

ULYSSE.

Je vais la faire entrer.
Songez qu'à cette tombe elle doit expirer,
Seigneur : n'écoutez plus une pitié funeste,
Et d'un sang nécessaire accordez-nous le reste.
Nous osons y compter.

PYRRHUS.

870 Vous pouvez l'amener. Il suffit, je l'attends ;

SCÈNE III.
Pyrrhus, Phénix.

PYRRHUS.

Eh bien, es-tu content ?
Suis-je assez inhumain ? Suis-je assez sanguinaire ?
Ai-je bien fait, Phénix, ce que je devais faire ?
Dieux !

PHÉNIX.

J'étais sûr de vous.

PYRRHUS.

Moi, je ne le suis pas :
Je sens déjà trembler mon courage et mon bras.
875 Ô ciel ! Lorsque amenée à cette horrible fête,
Polixène au couteau présentera sa tête,
Ce front majestueux dont les charmes puissants
Égarent ma raison, et séduisent mes sens,
Pourrai-je, quel que soit le devoir qui me guide,
880 Laisser tomber sur elle un poignard homicide ?

PHÉNIX.

L'honneur vous applaudit, laissez gémir l'amour.
Ne voyez que les Grecs, qui vont, dans leur retour.
Remplir les vastes mers, du Sigée au Bosphore,
Du bruit de ce grand nom que l'univers honore.

PYRRHUS.

885 Je vais, seul de ces bords, partir sur mes vaisseaux
Qui devaient avec moi la porter sur les eaux !
Son urne est le seul bien où je pouvais prétendre,
Et je ne devais donc emporter que sa cendre !

PHÉNIX.

Écartez loin de vous ces pensers douloureux.

PYRRHUS.

890 C'en est fait, me voilà pour toujours malheureux.
Toujours je croirai voir ces bords que je déteste,
Ce tombeau, ce poignard, cette pompe funeste,
Cet objet tout sanglant que devait protéger
Ce bras, ce même bras armé pour l'égorger.
895 Je n'oserai jamais me regarder moi-même,
Malheureux ! Tout couvert du sang de ce que j'aime.

Qu'ai-je promis ?

PHÉNIX.

On vient, Seigneur, on vient : pensez
Que tous les Grecs sur vous ont leurs regards fixés.

PYRRHUS.

900 Eh bien ! Dieux du trépas, ô vengeance, ô colère,
Affermissez ce bras qui s'arme pour un père.
Et toi, grande ombre, au gré de ton cruel courroux,
Viens, toi-même, marquer la place de mes coups.

Polixène entre avec les Grecs.

Regarde-la, Phénix. Quel homme assez barbare
Peut jamais égorger une beauté si rare ?

SCÈNE IV.

**Pyrrhus, Phénix, Polixène, Calchas, Ulysse,
Prêtres, Gardes.**

CALCHAS.

905 Rois, vainqueurs d'Ilion aux feux abandonné,
Fiers vengeurs de l'hymen par Pâris profané,
je ne vous trompe point. Polixène est l'offrande
Qu'élevé sur les flots, Achille vous demande.
Dès que sur son tombeau son sang aura coulé,
910 Je vous promets le vent par vos vœux appelé.
Prix de votre retour, lui seul peut vous le rendre.
Vous donc, jeune Pyrrhus, chargé de le répandre.
Prenez ce fer, frappez.

PYRRHUS, en prenant le fer.

Tout mon sang s'est glacé,
J'ai cru que dans mon sein il l'avait enfoncé.

CALCHAS.

915 Vous, ministres des Dieux, votre victime est prête.
Saisissez Polixène, et vers la tombe....

POLIXÈNE.

Arrête.

Sur la fille des rois ne porte pas la main :
Elle-même au couteau va présenter son sein.
Vous rois, et vous soldats, écoutez ma prière.
920 Ne croyez point qu'émue à mon heure dernière,
Ma voix en ma faveur veuille vous attendrir ;
La soeur du grand Hector sait comme il faut mourir.
Un objet bien plus cher me touche et m'intéresse.
Oui, si, par mon trépas, vous rendant le Grèce,
925 Polixène a des droits sur vos coeurs généreux,
S'il est quelque respect qu'on doive aux malheureux,
Hécube me restait de toute ma famille,

La mère, par vous seuls, va survivre à la fille,
J'ose prier le roi, qui, repassant les mers,
930 Doit traîner à sa cour Hécube dans les fers,
De ne point accabler, dans son malheur extrême,
Ce front, qui fut naguère orné du diadème,
Et de n'abaisser point à d'indignes emplois,
Une main qui porta le sceptre de nos rois.
935 Vos mères (par la mienne, ah ! je sens leurs alarmes)
Tendent vers ces climats leurs bras mouillés de larmes.
Seules avec les fruits de l'amour le plus doux,
Vos épouses en pleurs appellent leurs époux.
Volez, ma prompte mort va vous rouvrir les ondes :
940 Mais lorsque descendus sur vos rives fécondes,
Vos verrez vos enfants, et vos tendres moitiés,
Et des bras maternels vous sentirez liés,
Songez que ces plaisirs, que vous devez attendre,
Sont l'ouvrage du sang que vous allez répandre ;
945 Et qu'Hécube de vous en reçoive le prix.
J'attends, dans cet espoir, la mort que je chéris.
Ô région captive, autrefois si puissante,
Rives du Simoïs, champs baignés par le Xanthe,
Cité, palais, remparts qui fûtes mon berceau,
950 Je vous fais mes adieux du bord de mon tombeau,
Je suis prête : Pyrrhus, viens frapper ta victime.
Viens...

PYRRHUS.

Affermis ma main, ombre qui veux ce crime.
Conduis-moi, Phénix.... Non, je ne le pourrai pas.

PHÉNIX.

Seigneur...

PYRRHUS.

Allons ;... la terre a tremblé sous mes pas ;
955 Je me meurs.

PHÉNIX.

De ses sens il a perdu l'usage.

PYRRHUS.

Où suis-je ? Mes regards sont couverts d'un nuage.
Polixène... Les Grecs... Ô forfaits !... Ô remords !...
J'erre, seul et tremblant, sur la rive des morts.
Un poignard !... Ah ! Grands Dieux !

POLIXÈNE.

Frappe, voilà ma tête.

PYRRHUS.

960 C'est vous !... Eh bien !... Il faut...

POLIXÈNE.

Frappe donc: qui t'arrête ?
Ta main chancelle....

PYRRHUS.

Non, non, vous ne mourrez pas.
C'en est fait, vos regards ont désarmé mon bras.
Un moment a changé mes desseins sanguinaires.
Ne craignez rien, vos jours me sont trop nécessaires ;
965 Loin de trancher leur cours, je veux les conserver ;
Je prétends malgré vous, vous servir, vous sauver.
La haine peut rester dans votre ame irritée,
Je n'en murmure point, je l'ai trop méritée.
Mon sceptre, et les doux noeuds, dont se flattait mon coeur,
970 Je cesse d'en parler, puisqu'ils vous font horreur
Je ne prétendrai plus qu'au droit de vous défendre.
Ô tombe d'un héros, grande ombre, auguste cendre,
Ô toi qui fut Achille, ô mânes paternels,
Ces transports, à vos yeux, ne sont point criminels.
975 Vous n'avez pu vouloir la vertu pour victime.
Je vous honore mieux, en vous sauvant un crime.
Achille, en te prêtant un homicide voeu,
Ils te font homme encor, moi, je te fais un dieu.
Madame, allons, je vais vous rendre à votre mère.

PHÉNIX.

980 Que faites-vous ? Des Grecs redoutez la colère.

PYRRHUS, tirant son épée.

Mes amis, suivez-moi, sans craindre leur courroux.
Votre appui, votre roi, Pyrrhus est avec vous.

Les soldats de Pyrrhus environnent Polixène, et l'entraînent.

SCÈNE V.

Calchs, Ulysse, Les Grecs.

CALCHAS.

Lâches Grecs, vous laissez échapper la victime !
 Vous souffrez que Pyrrhus insolemment opprime,
 985 Vous, vos droits, les autels, et brave, sans remords,
 Et la voix des tombeaux, et les ordres des morts !
 Les sacrifices saints n'ont plus de privilèges !
 La victime reçoit des secours sacrilèges !
 Et vous pouvez trembler, les armes à la main !
 990 Sont-ce là ces vengeurs des droits d'un souverain,
 Qui d'Europe ont volé, sur les mers étonnées,
 Jusqu'aux champs de l'Asie ; et, souffrant dix années
 De travaux, de revers, de combats incertains,
 Par leur mâle constance ont forcé les destins ?
 995 Ce n'est plus Ménélas qui demande vengeance :
 Tout ce qui vous est cher gémit de votre absence ;
 Il s'agit du retour, il s'agit d'éviter
 Un exil éternel, qui va vous arrêter.
 Défenseurs si vaillants de la cause d'un autre,
 1000 Serez-vous sans valeur, s'il faut servir la vôtre ?
 Encor quelques moments, vous partiez de ces bords.
 Achille, recevant vos tributs chez les morts,
 Rouvrait à vos vaisseaux les ondes enchaînées ;
 Vous alliez tous revoir ces rives fortunées,
 1005 Ce ciel de la patrie, et goûter le repos,
 Qui nous paraît plus cher après de longs travaux ;
 Et, renouant les noeuds qu'avait rompus la guerre,
 Vous repreniez les droits et d'époux et de père.
 Pyrrhus vous fait tout perdre ! Et vous souffrez ses coups !
 1010 Ah ! Grecs, dût sa valeur vous exterminer tous,
 Il vaudrait mieux mourir que vivre ici sans gloire.
 Mais pourquoi, sans combat, lui donner la victoire ?
 N'êtes-vous point suivis de tous les Dieux d'Argos,
 Et d'Achille, et des Dieux des morts et des tombeaux ?
 1015 Achille ! Je l'entends ; lui-même vous appelle.
 Je le vois vous couvrir de son ombre immortelle,
 Comme une égide où vient s'arrêter le trépas,
 Étendre devant vous un invisible bras,
 Et sur vos étendards, la foudre en main, descendre
 1020 Pour servir contre un fils les vengeurs de sa cendre.
 Venez donc, par Achille et les Dieux secourus,
 Arracher avec moi la victime à Pyrrhus.
 Mars ne trahira point la cause la plus juste.
 La victoire est à vous ; venez...

ULYSSE.

Organe auguste
 1025 Des célestes secrets, à vos yeux déployés,
 Loin de vous ce soupçon que les Grecs effrayés
 Craignent du fier Pyrrhus les transports redoutables.
 D'un long siège douteux les travaux innombrables
 Nous ont accoutumés à braver le trépas,

Egide : Terme de mythologie. La bouclier que Pallas reçut de Jupiter et sur lequel ce Dieu fit étendre la peau de la chèvre Amalthée. [L]

1030 Et de nos coeurs guerriers l'effroi n'approche pas.
Mais, quoique ses refus trahissent la patrie,
Nous devons des égards au vainqueur de l'Asie.
Faut-il, quand nos succès ne sont dûs qu'à son bras,
Trop prompts à le punir, nous hâter d'être ingrats ?
1035 L'espoir n'est point perdu, j'ose du moins le croire.
Il se souvient toujours d'Achille et de la gloire ;
Attendons son retour, il ne faut que du temps.
Il nous sera rendu par les mépris constants
De cet objet si fier, qui le fuit et l'abhorre ;
1040 Et s'il a pu changer, il peut changer encore.
Mais s'il n'abjure enfin ses coupables refus,
Levons sur lui le glaive, et ne l'épargnons plus.
Vengeur des opprimés, le ciel fera le reste.

Ils sortent.

SCÈNE VI.

CALCHAS.

Oui, mais pour consulter la volonté céleste,
1045 Qu'aux autels, dans le camp, l'encens religieux
En un prompt sacrifice interroge les Dieux.
Instruit de leurs desseins, c'est moi qui les annonce ;
S'ils se taisaient, osons inventer leur réponse.
Le trône est triomphant, et l'autel perd ses droits,
1050 Si le prêtre toujours n'épouvante les rois.

ACTE V

SCÈNE PREMIÈRE.

HÉCUBE.

Où donc est Polixène, et ces Grecs homicides ?
J'ai volé sous leur tente, auprès des fiers Atrides ;
J'espérais, qu'attendris par mes pleurs répandus,
Ils retiendraient leurs bras sur ma fille étendus.
1055 Leur tente était déserte; encor plus éplorée,
J'accours dans cette enceinte à sa mort consacrée,
Et ma fille et les Grecs n'y frappent point mes yeux !
Serait-il consommé ce sacrifice affreux ?
De son trépas du moins je ne suis pas certaine !
1060 Tombe, où l'ordre d'Achille immole Polixène,
As-tu déjà reçu l'offrande de sa mort ?
Mais, lorsqu'à ce tombeau je demande son sort,
Peut-être, ô coup affreux ! Ô mère infortunée!
De ses mânes plaintifs je marche environnée,
1065 Je suis près de son ombre, et mes pas ont foulé
La place criminelle où son sang a coulé.
Mais que vois-je, grands Dieux ? Pyrrhus avec ma fille !
Un cortège les suit ; dans sa main le fer brille.
Voici l'instant si craint de mon coeur maternel !
1070 Ma fille vient périr à ce tombeau cruel !
Nature, droits du sang, soutenez mon courage ;
Que mon corps du tombeau leur ferme le passage.

Atrides : famille et descendance
d'Atrée marquée par le meurtre et le
parricide.

À Pyrrhus, qui entre.

Sous les yeux d'une mère oses-tu l'immoler,
Tigre ?

SCÈNE II.

Pyrrhus, Polixène, Hécube, Soldats.

PYRRHUS.

Je vous la rends, cessez de vous troubler.

HÉCUBE.

1075 Vous !... Ma fille !... Épargnez ce coeur qui vous implore :
Me la rendriez-vous pour me l'ôter encore ?

PYRRHUS.

Non ; tant que je verrai la clarté qui nous luit,
C'est en vain que la Grèce et le sort la poursuit :
De la Grèce et du sort je brave la furie ;
1080 Je mourrai, s'il le faut, pour défendre sa vie.
Déjà, pour l'immoler, j'avais levé le bras :
Son front calme et tranquille à l'aspect du trépas,
Son âge, ses vertus, sa beauté que j'adore,
Et que sa mort prochaine embellissait encore,
1085 Ont arraché, Madame, à ce bras égaré,
L'homicide couteau qu'ils appellent sacré.
Plein d'un zèle plus fait pour un coeur magnanime,
Au lieu de l'immoler, j'ai sauvé la victime ;
Je l'ai ravie aux Grecs, que j'ai fait tous trembler
1090 En saisissant ce fer qui peut les accabler,
Et vous l'amène, encor la tête couronnée
Des festons dont les Grecs, pour sa mort, l'ont ornée.

HÉCUBE.

Tombez, voiles de mort, ornements inhumains,
Tombez tous, déchirés par mes tremblantes mains.
1095 Viens, Polixène, viens dans les bras de ta mère.

À Pyrrhus.

Vous montrez bien, Seigneur, qu'Achille est votre père,
Achille, né du sang de Thétis et des Dieux,
Qui, comme eux invincible, et pardonnant comme eux,
Fléchi par mon époux, à sa main suppliante,
1100 Rendit d'Hector meurtri la dépouille sanglante.
Vous, vous rendez ma fille à mes sens désolés.
Pardonnez-lui, Troyens, sous son bras immolés;
Vos rois, dans leur vainqueur, ne trouvent plus qu'un père.

POLIXÈNE.

Le meurtrier du mien ! Respectez ma misère.
1105 La force, et non le soin d'éviter le trépas,
M'a contrainte à l'affront de marcher sur ses pas.
J'attends ici les Grecs, la mort est mon partage.

Thétis : La plus belle des Néréïdes, fille de Nérée et de Doris, était recherchée par Apollon, Neptune et Jupiter, lorsque l'oracle déclara que le fils, qui naitrait d'elle serait plus grand que son père. Thétis fut réduite à épouser le mortel Pélée avec qui elle eut Achille. [B]

HÉCUBE.

Ah ! Seigneur, excusez cet imprudent langage,
Cet orgueil, pardonnable, hélas ! Aux malheureux,
1110 Reste de la fierté qu'inspire un sang fameux,
Je crains que vos bontés...

PYRRHUS.

Votre crainte m'outrage.
Sa fermeté qui flatte en secret mon courage
De mes soins, à mes yeux, la rend plus digne encor,
Et mon sang doit en tout vaincre le sang d'Hector.
1115 Je ne trahirai point ce qui m'est cher.

HÉCUBE.

Ulysse !
Je crains toujours sa vue.

SCÈNE III.

Pyrrhus, Hécube, Polixène, Ulysse, Soldats.

ULYSSE.

Un nouveau sacrifice,
Sur vos cruels refus, aux autels couronnés,
Vient d'être offert, Seigneur, par les Grecs consternés
À peine au ciel l'encens a porté leur demande,
1120 Le ciel parle, et Calchas, en son nom, leur commande
De voler au combat et de venger leurs droits.
Tout le camp, qui des Dieux croit entendre la voix,
Rempli d'un saint transport, s'arme et vers vous s'avance ;
Pour les Grecs et pour vous, j'accours, je les devance,
1125 Songez...

PYRRHUS.

Épargnez-vous un stérile entretien :
Quels que soient vos efforts, vous ne gagnerez rien.

ULYSSE.

Répandrez-vous le sang que vous avez fait vaincre ?
Verserons-nous le vôtre afin de vous convaincre ?
Cédez, cédez aux Grecs, il en est encor temps.

PYRRHUS.

1130 Qu'ils viennent m'attaquer, Seigneur, je les attends.

ULYSSE.

Toi qui, dans ce tombeau, dois frémir de l'entendre,
Tu vois, ce n'est point nous qui volons à ta cendre
Ces tributs, ces honneurs demandés par tes cris,
Achille, c'est Pyrrhus, ton fils, ton propre fils !

1135 Nous allons contre lui défendre ta mémoire.
Sors donc de ce tombeau dont il trahit la gloire ;
Viens guider tes vengeurs ; et, conduisant nos coups,
Fais marcher la victoire, avec toi, devant nous.

SCÈNE IV.

**Pyrrhus, Hécube, Polixène, Ulysse, Phénix,
Soldats.**

PHÉNIX.

Seigneur, les Grecs armés ici se précipitent ;
1140 Agamemnon, Calchas, les guident, les excitent ;
Votre nom remplit l'air, je vole, et mon secours...

PYRRHUS.

Ils le veulent, je vais les combattre, je cours,
Plein de votre intérêt, à qui cède tout autre,
Me venger dans leur sang d'avoir versé le vôtre.
1145 La servir, la sauver est mon premier devoir.
Demeurez dans ces lieux, où vous m'allez revoir.
Trop heureux, si je puis, légitimant ma gloire,
Forcer sa haine enfin d'absoudre ma victoire !

Il sort avec Phénix et ses soldats.

POLIXÈNE.

Ciel ! Où me réduis-tu ! Quelle honte pour moi !

SCÈNE V.

Polixène, Hécube, Ulysse.

ULYSSE.

1150 Amour, où conduis-tu le coeur qui suit ta loi ?
Dois-je m'en étonner, près d'Ilion en cendre ?
Mais déjà du combat le bruit se fait entendre.
Allons donc, près des Grecs que je dois secourir,
Et combattre Pyrrhus, et le vaincre, ou mourir.
1155 Que vois-je ? Vous, Calchas !

SCÈNE VI.

Hécube, Polixène, Ulysse, Calchas.

CALCHAS.

Nul espoir ne nous reste.
Pyrrhus combat les Grecs dans ce moment funeste.
Il combat et son père, et les Dieux ; le Destin
A tenu quelque temps le succès incertain :
Mais Pyrrhus le décide, il l'emporte, et de Troie
1160 Les Grecs, quoique vainqueurs, seront bientôt la proie.
Tremblant, j'accours vers vous : ces vêtements sacrés,
Même dans sa fureur, du peuple révéérés,
À travers les soldats m'ont ouvert un passage ;
Si Pyrrhus doit nous vaincre, et tout nous le présage,
1165 Polixène est ravie aux Grecs épouvantés,
Et toujours nos vaisseaux languissent arrêtés :
Plus de retour pour nous ; il faut tromper sa haine :
M'en croirez-vous ? Nous-même immolons Polixène.
J'ose espérer qu'Achille, au rivage des morts,
1170 Dans ce désordre affreux, content de nos efforts,
Acceptera ce sang que Pyrrhus dut répandre.

HÉCUBE.

Non, cruels, contre vous je saurai le défendre.

POLIXÈNE, en prenant le fer que Calchas tient à sa main et s'en frappant.

Donne le fer, je meurs.

HÉCUBE.

Dieux !

POLIXÈNE.

Ne me plaignez pas,
Ma mère, je meurs libre, et je meurs dans vos bras.

HÉCUBE.

1175 Hélas ! Mes vains efforts n'ont pu sauver ma fille !
Elle meurt ! De ma triste et nombreuse famille,
Il ne reste plus rien à mon coeur attendri ;
Ilion, Ilion tout entier a péri.
Elle meurt ! Sous mes yeux ! Dans les bras de sa mère !
1180 Et son sang malheureux me couvre tout entière !
Venge une mère, ô ciel ! D'un vainqueur odieux !
Je le suis.... l'avenir se découvre à mes yeux.
Je vois de tous côtés les vents et les tempêtes,
Et la foudre, grondant sur leurs coupables têtes,
1185 Disperser leurs vaisseaux sur les flots mutinés.
Je vois l'impie Ajax, dans les airs étonnés,
Enlevé palpitant, et les roches fumantes
Recevoir de son corps les dépouilles sanglantes ;
Le bras d'Idoménée au sein d'un fils plongé.

Idoménée : Roi de Crète, petit fils de Minos II et fils d'un Deucalion, qui régna sur la Crète, fut un des héros qui se distinguèrent le plus au siège de Troie. [B]

- 1190 Je vois Agamemnon dans Argos égorgé,
Des adultères mains d'une épouse égarée ;
Et dans des noeuds sanglants au supplice livrée,
Hélène, qui de Troie a causé le revers,
Expier sa beauté, fatale à l'univers.
1195 Et toi, perfide Ulysse, après avoir sur l'onde
Traîné, dix ans entiers, ta flotte vagabonde,
À travers les dangers, rendu dans ton pays,
Va présenter ta tête au glaive de ton fils.
Ô Dieux, ne trompez pas une si douce attente.
1200 Je meurs, dans cet espoir, et tranquille, et contente.

Elle se tue.

C'en est fait, et j'attends au séjour du trépas
Tous les Grecs, qui bientôt y viendront sur mes pas.

CALCHAS.

- Achille est satisfait, et sa tombe est calmée.
J'entends souffler les vents sur la mer ranimée ;
1205 Allons donc à Pyrrhus épargner des forfaits,
Et d'un départ trop lent achever les apprêts.

FIN

PRESENTATION des éditions du THEÂTRE CLASSIQUE

Les éditions s'appuient sur les éditions originales disponibles et le lien vers la source électronique est signalée. Les variantes sont mentionnées dans de rares cas.

Pour faciliter, la lecture et la recherche d'occurrences de mots, l'orthographe a été modernisée. Ainsi, entre autres, les 'y' en fin de mots sont remplacés par des 'i', les graphies des verbes conjugués ou à l'infinitif en 'oître' est transformé en 'aître' quand la graphie moderne l'impose. Il se peut, en conséquence, que certaines rimes des textes en vers ne semblent pas rimer. Les mots 'encor' et 'avecque' sont conservés avec leur graphie ancienne quand le nombre de syllabes des vers peut en être altéré. Les caractères majuscules accentués sont marqués.

La ponctuation est la plupart du temps conservée à l'exception des fins de répliques se terminant par une virgule ou un point-virgule, ainsi que quand la compréhension est sérieusement remise en cause. Une note l'indique dans les cas les plus significatifs.

Des notes explicitent les sens vieillis ou perdus de mots ou expressions, les noms de personnes et de lieux avec des définitions et notices issues des dictionnaires comme - principalement - le Dictionnaire Universel Antoine Furetière (1701) [F], le Dictionnaire de Richelet [R], mais aussi Dictionnaire Historique de l'Ancien Langage Français de La Curne de Saint Palaye (1875) [SP], le dictionnaire Universel Français et Latin de Trévoux (1707-1771) [T], le dictionnaire Trésor de langue française tant ancienne que moderne de Jean Nicot (1606) [N], le Dictionnaire etymologique de la langue française par M. Ménage ; éd. par A. F. Jault (1750), Le Dictionnaire des arts et des sciences de M. D. C. de l'Académie française (Thomas Corneille) [TC], le Dictionnaire critique de la langue française par M. l'abbé Feraud [FC], le dictionnaire de l'Académie Française [AC] suivi de l'année de son édition, le dictionnaire d'Emile Littré [L], pour les lieux et les personnes le Dictionnaire universel d'Histoire et de Géographie de M.N. Bouillet (1878) [B] ou le Dictionnaire Biographique des tous les hommes morts ou vivants de Michaud (1807) [M].